LIVRE V

Le Traité de l'Église

A consulter : *Tertullien*, De præscriptione hæreticorum. *S. Cyprien*, De unitate ecclesie. *S. Augustin*, De baptismo ; De unico baptismo ; Ep. ad catholicos. *Chapman*, Prof. H. Koch on S. Cyprian. *Tixeront*, Histoire des dogmes. *Bellarmin*, De controversiis : De Eccles. militante. *Passaglia*, De Ecclesia Christi, 2 vol. *Franzelin*, Theses de Ecclesia Christi (1887). *Murray*, Tractatus de Ecclesia, 3 vol. (1860-1863). *De Brouwer*, Tractatus de Ecclesia Christi (1882). *Palmieri*, Tract. de Rom. Pontif. (1902). *Mazella*, De religione et Ecclesia (1892). *Wilmers*, De Christi Ecclesia (1897). *Billot*, De Ecclesia Christi (1904). *Segna*, De Ecclesia Christi (1900). *De San*, De Ecclesia et Roma. Pontif. (1906). *De Groot*, De Ecclesia catholica (1906). *Van Noort*, De Ecclesia Christi (1909). *Schiffini*, De vera religione seu de Christi Ecclesia (1906). *Tanqueray*, De Ecclesia Christi (1903). *Ottiger*, Theologia fundamentalis, II : De Ecclesia Christi et infalibilitate revel. div. magistra (1911). *Straub*, De Ecclesia Christi. *Dict. apol.*, v. Eglise. *Dict. théol.*, IV, 2108-2224. — Au sujet de la primauté : *Codex juris canonici*, 218-221. *Bellarmin*, De Romano Pontif. *Palmieri*, Tractatus de Rom. Pontif. (1891). *De Roscovány*, Romanus Pontifex, 20 vol. (1867-1890). *Marino*, Il primato di San Pietro (1919). *Cajetan*, De divina instit. Pontificatus R. Pont. (« Corpus cathol. »). *J. V. Bainvel*, De Eccl. Christi (1925). *Reg. Schultes*, De Ecclesia cath. (1925). *K. Adam*, Le vrai visage du catholicisme (traduction Ricard). *Batiffol*, Le Siège apostolique (1924). *Dict. théol.*, IV, 1522 sq., 2108 sq. L'Église et l'Etat : Encycliques pontificales : *Diuturnum illud*, 29 juin 1881 ; *Sapientia Christianæ*, 10 janvier 1890 ; *Immortale Dei*, 1^{er} novembre 1885. Nécessité de l'Église. *Bainvel*, Hors de l'Église pas de salut (1913). *Hugon*, Hois de l'Église point de salut (1907). — Sur la hiérarchie : *Michiels*, L'origine de l'Épiscopat (1900). *Genouilhac*, L'Église chrétienne au temps de S. Ignace (1907). *Léon XIII*, Encycl. *De unitate Ecclesie* (1896). *Dict. théol.*, V, 1656-1725, v. Evêques.

Au traité de la grâce se rattache parfaitement celui de l'Église. Dieu veut nous communiquer sa grâce d'une manière ordinaire par l'intermédiaire de l'Église. Il l'a établie pour en faire une institution de grâce qui opère parmi les hommes pécheurs, afin de se préparer un peuple saint. On peut considérer l'Église d'un double point de vue : comme *institution objective de salut* et comme *communauté subjective des saints*.

Comme l'Église, en tant que phénomène historique, est traitée aussi par l'*apologétique* et que sa constitution forme une partie du *droit canonique*, il ne reste à la *dogmatique* que la considération *supernaturelle*. Or de cette conception, à la lumière de la *foi*, l'Église n'a jamais pu se passer ; aujourd'hui moins que jamais. Plus encore que jadis, il faut insister sur l'article du Symbole de Nicée : « Je crois à l'Église une, sainte, catholique et apostolique. »

Sommaire. La matière de la première section se divise en *trois* chapitres. Nous étudierons d'abord la *notion*, l'*origine* et la *fin* de l'Église, puis ses *pouvoirs* et enfin ses *propriétés* essentielles.

PREMIÈRE SECTION

L'Église, institution de salut

CHAPITRE PREMIER

Notion, origine, fin, nécessité de l'Église

§ 137. Notion de l'Église

Le *Catéchisme romain* décrit l'Église comme la réunion des fidèles qui ont été appelés à la lumière de la vérité et à la connaissance de Dieu dans la foi et qui, après avoir déposé les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, honorent pieusement et saintement le Dieu véritable et vivant et le servent de tout leur cœur ; ou bien, pour employer une expression concise de *S. Augustin*, comme le peuple des fidèles répandu sur toute la terre. (P. 1, c. 10, q. 2.)

À l'époque posttridentine, la définition objective de *Bellarmin* est devenue d'usage courant : L'Église est la communauté de tous les fidèles, unis par la profession de la même foi et la participation aux mêmes sacrements, sous l'autorité des pasteurs légitimes et spécialement sous celle du Pontife romain, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. (De eccl. milit., c. 2.) Dans la première définition, on fait ressortir davantage le caractère intérieur spirituel de l'Église ; dans la seconde, on accentue davantage le caractère externe, juridique.

Étymologie. Les termes employés par les langues romanes pour désigner l'Église viennent de *ἐκκλησία* (*εὐκαλεῖν*, *evocare* ; *ἐκκλησία*, réunion des *ἐκκληστοί*). Les termes employés par les langues germaniques (*Kirche*, *church*) viennent sans doute de *κυριακή* (*οἰκία*, *ἐκκλησία*). — La Bible connaît le mot *ἐκκλησία*, dans l'Ancien Testament (LXX) comme dans le Nouveau, pour désigner des assemblées profanes et religieuses. Pour des assemblées profanes : par ex., Ps. XXV, 5 ; Eccli., xxiii, 34. Le plus souvent cependant, le mot est employé soit seul, soit avec des compléments : *κυρίου, ἁγίων, πιστῶν* etc., pour désigner des assemblées religieuses (hébr. *kahal*), de Juifs, dans l'Ancien Testament, de chrétiens, dans le Nouveau. On peut citer ces attestations de l'Ancien Testament : Dt., xxiii, 1-3, 8. II Esdr., xiii, 1. Lament., i, 10. Ps. XXI, 23, 26 ; XXXIX, 10 ; LXXXVIII, 6 ; CVI, 32 ; CXLIX, 1. Eccli., xv, 5 ; XLIV, 15. I Macch., iii, 13. Joël, ii, 16. Dans le Nouveau Testament, le mot apparaît pour désigner, dans le sens d'assemblée des fidèles, aussi bien des communautés particulières que l'ensemble de l'Église : pour désigner des communautés particulières, soit des communautés de *maisons* (Rom., xvi, 5 ; Col., iv, 15 ; I Cor., xvi, 19) ou bien des communautés de *ville*. (Act. Ap., viii, 1 ; xi, 22 ; xv, 4 : Église de Jérusalem. Act. Ap., xiii, 1 ; xiv, 26 ; xv, 3 : Église d'Antioche. Act. Ap., xx, 17 : Église d'Éphèse. Gal., i, 2 ; cf. i, 22 : Église de Galatie. Rom., xvi, 1 : Église de Cenchrée. I Cor., xvi, 19 : Église d'Asie. II Cor., viii, 1 : Église de Macédoine.) Mais d'ordinaire le mot *ἐκκλησία* sert à désigner toute l'Église de Dieu sur la terre. (Math., xvi, 18. Act. Ap., v, 11 ; viii, 1, 3 ; ix, 31 ; xii, 1, 5 ; xx, 28 ; surtout chez S. Paul : I Cor., x, 32 ; xi, 16 ; xiv, 4 ; xv, 9. Gal., i, 13. Eph., i, 22 ; v, 23, 29 ; Col., i, 18. I Tim., iii, 15 ; cf. aussi Jacq., v, 14.) On trouve une fois *ἐκκλησία*

πρωτοτοκων (Hébr., XII, 23); ce qui désigne sans doute l'Église céleste qui apparaît aussi d'une manière très marquée dans l'*Apocalypse* de S. Jean (VII, 9 sq.; XIV, 1 sq.; XV, 3 sq., etc.). La distinction entre l'Église « militante » et l'Église « triomphante » a donc son fondement dans l'Écriture.

Les Pères emploient sans doute encore, au début, *ἐκκλησία* ecclesia, pour désigner l'Église particulière d'une ville, d'une région; mais le plus souvent, à partir de S. Clément de Rome, de S. Ignace, de S. Irénée, de Tertullien, de S. Cyprien, ce mot désigne l'Église universelle. Le Symbole des Apôtres dit, comme le Symbole de Nicée-Constantinople: « Credo in unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam. » — Les termes synonymes pour désigner l'Église sont: « Royaume du ciel » (*βασιλεία τῶν οὐρανῶν*), « royaume de Dieu » (*βασιλεία τοῦ θεοῦ*) dans les évangiles; « temple de Dieu » (II Cor., VI, 16), « corps du Christ » (Eph., IV, 12; cf. I, 22 sq.; Rom., XII, 4), « les fidèles » (Act. Ap., II, 44), « maison de Dieu » (I Tim., III, 15; I Pier., IV, 17; Hébr., X, 21), etc., dans les écrits apostoliques. — L'Écriture désigne donc le caractère extérieur de l'Église par *ἐκκλησία* communauté, assemblée, et son caractère intérieur par différentes expressions spirituelles.

Dans l'*Église grecque*, il n'y a pas de définition de l'essence de l'Église. D'après Florensky (*Christianisme oriental*, II, 38), c'est le corps du Christ « dont la plénitude de vie divine ne se laisse pas renfermer dans le cadre d'une définition logique ». Toutefois les théologiens modernes ont tenté une définition. Ils se rattachent un peu aux Latins et rappellent surtout *Moehler*. « L'Église n'est pas seulement une « union » ou une « société » ou une « communauté » ou une « alliance » ou quelque chose de ce genre. C'est un organisme; c'est le corps du Christ dans le sens le plus réel, bien que ce soit aussi dans un sens mystique impénétrable. De ce corps mystique, nous ne connaissons que certaines parties et nous ne les connaissons que par leur aspect extérieur; la constitution intime de ce corps n'est connue que du Christ. » (Zankov, *Chrétienté orthodoxe*, 67.) Dans le catéchisme de Gallinicos on lit: « L'Église est le royaume du Christ sur la terre, qu'il a fondé il y a deux mille ans et qu'il maintient depuis par son Esprit-Saint, afin que tous ceux qui veulent faire leur salut entrent dans cette Église comme dans une arche » (34).

Évolution de la notion d'Église. Il n'est pas rare de voir les Pères reporter le commencement de l'Église au-delà du Christ jusqu'à Adam; parfois même ils le placent dans l'éternité, avant la création, afin de bien marquer sa dignité.

Ainsi par ex.: S. Augustin (Civ., XVI, 2, 3; XVII, 16, 2), S. Thomas (S. th., III, 8, 3) *Bellarmin* (De Verbo, IV, 4). Il faut observer, à ce sujet, que l'Église exista pendant environ quinze cents ans sans réfléchir sur sa nature et sans chercher à la préciser par une définition logique. Et cela s'applique à l'Église d'Occident comme à l'Église d'Orient.

En admettant même, avec S. Augustin, que l'Église exista dès le commencement comme communauté de ceux qui croyaient en Dieu, il ne faut cependant pas oublier les *différences* entre l'Église de l'Ancien Testament et celle du Nouveau. La première, en effet, est en même temps un État avec des buts politiques; la seconde est une communauté purement religieuse avec des fins et des moyens surnaturels. Dans la première, les frontières de la religion et de la nation se confondent; dans la seconde elles sont distinctes; — dans la première, règne le particularisme; dans la seconde, l'universalisme; — dans la première, on fait partie de l'Église par la naissance; dans la seconde, on y entre par un acte sacramentel libre; — dans la première, le but est la séparation extérieure des païens impurs, et la pureté légale; dans la seconde, la délivrance intérieure du péché et la justice spirituelle. Par suite, dans la première, les moyens de salut étaient des symboles religieux; dans la seconde, ce sont des sacrements efficaces; — dans la première, la vérité religieuse était en devenir, imparfaite; dans la seconde, elle est parfaite et absolue. Dans la

première, la vérité était encore exposée au destin de l'erreur, si bien que la synagogue officielle, dépourvue du charisme de l'infaillibilité, rejeta le Messie ; la seconde est introduite par l'Esprit divin dans toute vérité.

Jésus n'emploie le mot « *Eglise* » que deux fois, mais dans des circonstances importantes. Il le fait une première fois quand il donne à son Eglise un chef suprême dans la personne de Pierre (Math., xvi, 18), et ensuite quand il établit, d'une manière générale, les Apôtres pasteurs de son Eglise. (Math., xviii, 17 sq.) Les idées du Seigneur sur son Eglise doivent être recherchées dans son enseignement du « royaume de Dieu ». Ce royaume a un double aspect : un aspect extérieur et un aspect intérieur. Extérieurement on entre dans ce royaume par l'acceptation de la foi et par le baptême (Math., xxviii, 19 ; Jean, iii, 5) ; dans ce royaume, on confesse le nom de Jésus (Math., x, 32), on observe les commandements de Dieu (Math., xix, 17), mais aussi on obéit à Pierre et aux autres Apôtres qui ont reçu le pouvoir de lier et de délier. (Math., xvi, 19 ; xviii, 15-18.)

Bien entendu, cette forme extérieure n'est pas tout le royaume de Dieu, pas plus que le corps seul n'est tout l'homme. Il a surtout un aspect spirituel, c'est la communauté de grâce avec Dieu. « Ce royaume de Dieu est *en vous* » (ἐν τοῖς ὑμῶν, Luc, xvii, 21.) Par suite, il est essentiellement un *mystère* qui doit être révélé, (Math., xi, 25, 26 ; xiii, 11) qu'on saisit avec la foi. (Marc, i, 15, cf. ; Math., xiii, 14). Les conditions d'entrée sont spirituelles. (Math., v, 1-10.) D'où la relation étroite entre le royaume de Dieu et la justice. (Math., vi, 33) A cause de l'identité objective entre ces deux choses, il peut y avoir des *degrés* parmi ceux qui appartiennent à ce royaume ; on peut y être un premier ou un dernier, un grand ou un petit. (Math., xx, 26, 27 ; Luc, vii, 28 ; ix, 48.) Ce royaume spirituel de Dieu est fondé objectivement par l'activité de Jésus comme docteur et thaumaturge (Math., xiii, 1-30 ; Marc, iv, 1-34 ; Luc, viii, 1-18 ; xi, 20) et subjectivement par l'acceptation dans la foi et l'appropriation morale. (Math., xviii, 2-4 ; xix, 13-26 ; cf. les paraboles du semeur, du levain, de la semence qui croît.)

Dans l'évangile de *S. Jean*, le Seigneur fait nettement ressortir le caractère spirituel du royaume de Dieu. C'est le royaume de la vérité et de la grâce, de la lumière et de la vie. Mais le caractère extérieur y est cependant indiqué dans la parabole du seul troupeau et du seul pasteur (x, 1 sq.), ainsi que dans l'établissement de Pierre comme pasteur. (xxi, 15-17.) Parmi les propriétés et les caractéristiques de l'Eglise, ce que cet évangile met surtout en lumière, c'est la *charité* (xiii, 35, etc.) et l'*unité*. (x et xvii.)

S. Paul décrit de préférence l'Eglise comme le *corps mystique* du Christ. (Rom., xii, 4, 5. I Cor., xii, 27. Eph., i, 22, 23 ; v, 23. Col., i, 18 ; ii, 19.) Mais Jésus lui-même avait employé (Jean, xv, 1-8), pour désigner l'union des fidèles avec lui, l'image d'un *organisme*. *S. Paul* désigne ensuite l'Eglise comme un *édifice*, une maison de Dieu

(Eph., II, 22 ; I Tim., III, 15 ; I Cor., III, 9 ; II Cor., VI, 16.) Mais Jésus lui aussi parle de la *construction* de son Eglise. (Math., XVI, 18.) Il reste encore une troisième image paulinienne de l'Eglise, celle du *mariage* (Eph., V, 30-32 ; II Cor., XI, 2) ; il veut caractériser par là l'*amour* du Seigneur pour sa communauté. Mais Jésus aussi a maintes fois employé ce symbole qui se trouve déjà chez les Prophètes et se l'est appliqué à lui et aux siens. (Math., IX, 15 ; Marc, II, 19 ; Luc, V, 34 ; cf. Jean, III, 29 ; Apoc., XXI, 2, 9 ; XXII, 17.)

A côté de cet aspect *spirituel* du corps mystique du Christ, l'Apôtre n'a cependant pas oublié l'organisation extérieure. Il en traite surtout dans ses *Epîtres pastorales*. On y trouve les « chefs de l'Eglise », les « évêques, administrateurs de la maison de Dieu » (Tit., I, 7 ; cf. I Cor., IV, 16, 17) et les « diacres » (I Tim., III, 8, 12 ; Phil., I, 1) qu'il connaît et apprécie, à la tête des communautés. Comme les évêques étaient d'ordinaire des chrétiens âgés et expérimentés, ils sont appelés aussi « presbytres » ou anciens. (I Tim., V, 17, 19 ; Tit., I, 5-9 ; Act. Ap., XX, 17, 28.) Ils ont le droit de veiller sur la discipline ecclésiastique et sur l'orthodoxie des membres de la communauté. Si l'on ajoute que S. Paul fait usage (I Cor., V, 1-5) du droit d'exclusion de l'Eglise, établi par le Christ (Math., XVIII, 17), nous aurons trouvé chez lui, sous une forme développée, tous les traits principaux que nous avons déjà rencontrés dans l'enseignement de Jésus. Paul et Apollo sont les « coopérateurs de Dieu », les Corinthiens sont le « champ de Dieu », l'« édifice de Dieu ». (I Cor., III, 9 ; cf. I Cor., IV, 1.)

On trouve la même image que chez Jésus et S. Paul dans les *Actes des Apôtres*. On y voit une communauté de gens qui croient au Christ, sont baptisés en son nom (II, 38, 41 ; X, 47, 48), qui sont réunis par un *amour* mutuel étonnant (II, 44, 45 ; IV, 34-37), tout en étant gouvernés par une *hiérarchie* (VI, 2, 4 ; VIII, 14-17 ; XI, 30 ; XIV, 22 ; XV, 2, 6 ; XVI, 4 ; XXI, 18), dont le chef visible est sans conteste Pierre. (I, 13, 15 ; II, 14, 37 ; III, 6, 12 ; IV, 8 ; V, 3, 29 ; XV, 7.) Sans doute c'est le *Saint-Esprit* qui dirigé l'Eglise, mais il le fait par les organes visibles. (VI, 1-7 ; XIII, 1-4 ; XV, 6, 22, 28.) Les Apôtres communiquent officiellement et rituellement les dons du Saint-Esprit aux fidèles. (VIII, 17 sq.) Bien que la jeune communauté ne soit pas encore entièrement dégagée du judaïsme et aille encore au temple pour des prières et des instructions (II, 46, III, 1, V, 12), elle manifeste cependant son caractère particulier dans un *culte* qui lui est propre et qui a été ordonné par le Seigneur : l'Eucharistie. (II, 42, 46 ; XX, 7, 11.) — Quant au sacrifice du nazirat mentionné dans les Actes (XXI, 17-26), S. Paul ne l'offrit pas par besoin religieux, mais seulement pour répondre aux reproches des Juifs qui l'accusaient de mépriser la Loi.

Trois grandes Eglises nous apparaissent dans les *Actes* : celle de Jérusalem, celle d'Antioche et celle de Rome. Dans la première, c'est l'élément juif qui domine ; dans les autres, c'est l'élément païen. Pour parler plus précisément, les deux éléments, juif et hellénique, étaient partout mêlés.

1. *L'Eglise de Jérusalem*, partie d'un petit commencement (120) (Act. Ap., I, 15)

s'éleva rapidement à 3.000 (Act. Ap., II, 41), à 5.000 (Act. Ap., IV, 4) et même finalement à des « myriades » de fidèles (Act. Ap., XXI, 20). Même une « multitude de prêtres » obéirent à la foi. (Act. Ap., VI, 7.) A cette communauté primitive comme à sa souche, se rattachèrent les Eglises de Samarie, de Galilée et de Damas. Dans la « multitude », on voit toujours les Apôtres, ou les douze, *diriger* la communauté. Plus tard, le chef est Jacques seul ; puis c'est son cousin Siméon. A côté d'eux apparaissent, comme aides pour les services inférieurs, les « sept hommes » ou *diacres*. Les douze s'adjoignent encore des presbytres. La *vie intérieure* de la communauté est simple mais idéale : la foi au Christ, le baptême, l'Eucharistie, une nouvelle moralité, l'amour du prochain porté jusqu'à la communauté des biens sont ses caractéristiques principales.

2. *L'Eglise d'Antioche* ne nous apparaît pas dans une lumière historique aussi claire. Elle fut sans doute fondée par des fidèles, Juifs hellénisants, qui s'étaient enfiés de Jérusalem au moment de la persécution (Act. Ap., XI, 19) et organisée par *Barnabé* qui s'adjoignit le converti *Paul*. C'est là que les fidèles reçurent pour la première fois le nom de « chrétiens », (Act. Ap., XI, 26.) Antioche fut le berceau du christianisme gentil et le centre des missions dans la gentilité. Comme il y avait aussi dans la communauté des chrétiens juifs, il se produisit le conflit connu entre eux et les chrétiens gentils. Le conflit fut déferé par Paul et Barnabé au « Concile des Apôtres » qui le résolut (52). Les évêques célèbres d'Antioche furent Pierre, Ignace et l'apologiste Théophile.

3. *L'Eglise de Rome* a également des commencements obscurs. Ce qui frappe en elle, c'est son origine inconnue et, semble-t-il, simple et modeste, sa croissance rapide, sa foi vivante, connue du monde entier. (Rom., I, 8.) Pierre fut son chef ; il mourut avec Paul durant la persécution de Néron (67), alors qu'il y avait à Rome « *ingens multitudo christianorum* ». (Tacite Ann., xv, 44.) De même qu'Antioche, Rome a sa liste d'évêques qui remonte aux temps les plus anciens. Rome était mûre pour devenir le centre de la chrétienté, alors que Jérusalem ne pouvait plus l'être. (*Duchesne*, Histoire ancienne de l'Eglise, I [1907], 65.) S. Paul ayant trouvé l'Eglise de Rome déjà établie, il est intéressant de remarquer qu'il peut y supposer sa propre foi : *La foi de l'Eglise primitive était unique.* (Jos. Pauels.)

Constitution de l'Eglise biblique. Nous en avons déjà parlé, mais il faut l'examiner ici d'une manière plus détaillée. C'est sur ce point que les objections des adversaires sont le plus bruyantes, mais aussi le plus contradictoires. D'après les protestants libéraux, le Christ n'a rien établi de « statutaire » dans sa communauté de disciples, n'a pas fondé d'« Eglise ». D'après *Sohm* et ses disciples, la chrétienté primitive n'avait « rien d'une Eglise », elle n'avait pas de constitution ; l'Eglise était une « notion religieuse » et non une notion « juridique ». La chrétienté se sentait en possession des biens du « nouvel Israël », des promesses et surtout de l'« Esprit » ; c'est dans cette mesure seulement qu'on peut appeler les premiers temps une Eglise. C'était une Eglise dominée et « régie » par le Pneuma et non par une autorité extérieure. « L'Eglise est le peuple de Dieu, l'ensemble de ceux que Dieu a appelés à son futur royaume » (notion eschatologique et pneumatique de l'Eglise). Ce n'était pas une « démocratie » bien que l'Esprit soufflât où il voulait ; c'est bien plutôt d'« en haut » que venait la direction ; ce n'était pas cependant l'antique « théocratie juive », mais, si on peut risquer un néologisme, la « pneumatocratie » (*Scheel*). *Harnack* est d'avis, lui aussi, que le Christ ne donna pas à sa communauté de normes juridiques ; cependant il se rapproche de la conception catholique et rejette la thèse de *Sohm* sur le christianisme primitif dépourvu de caractère juridique. « Le catholicisme (il a en vue sa constitution actuelle) est donc, si on examine sa forme embryonnaire, aussi ancien que l'Eglise ; c'est à peine s'il manquait alors un élément ou deux. » (Origine et développement de la constitution de l'Eglise, 182.) Et dernièrement *H.-V. Soden* avouait : « L'évolution du christianisme dans la direction du catholicisme commence, en fait, à l'intérieur du Nouveau Testament et, si haut qu'on place son point de départ, la question qui se pose est simplement de déterminer la notion de « catholique ». Si on l'identifie, comme on le fait ordinairement aujourd'hui, à peu près à celle d'« ecclésiast-